1

Lundi 24 août

6 h 30

Cindie Boulic repositionna une nouvelle fois une mèche indocile au-dessus de son oreille droite, lissa ses cheveux – ils finiraient bien par obéir – et tendit le bras, téléphone en mode *selfie*. Si l'angle de vue était adéquat, son visage apparaîtrait élégamment affiné sur l'écran. Elle appuya sur le bouton rouge et commença l'enregistrement :

— *Hello, hello, guys* ! Petite *story* du matin avant mon *running*, on ne perd pas les bonnes habitudes ! Je voulais vous montrer les effets de mon masque d'hier soir… On voit que la peau est bien hydratée, c'est très agréable au toucher… Vous savez que j'ai la peau sèche, eh bien là, elle ne tire plus du tout ! Je vous rappelle que c'était un masque tissu de chez Bella Ragazza, une nouvelle marque bretonne, comme son nom ne l'indique pas, ha-ha ! Et qui est *eco-friendly*, végan et non testée sur les animaux. Vous me connaissez, je fais très attention à ces choses-là, ha-ha ! Voilà, voilà ! On ne lâche rien ! Je vous rappelle que l'élection de Miss Bretagne est dans cinq jours ! Je compte sur votre soutien, évidemment ! Mais je sais que je peux compter sur vous, c'est ça d'avoir une super communauté ! Et pour le masque et tous les

super produits Bella Ragazza, allez sur leur site, je vous promets, il y a vraiment des pépites à découvrir ! Voici un lien et un code promo…

Cindie intégra les liens avec aisance et posta instantanément la vidéo sur Instagram. Elle pouvait se targuer désormais d'avoir plus de dix mille abonnés, ce qui était moins que Nabila, mais assez pour jouir de quelques avantages auprès de fabricants, qui la contactaient pour promouvoir leurs produits. Elle ne touchait pas encore d'argent, mais profitait de cadeaux (crèmes, nuits d'hôtel, prêts de voitures, bons d'achat en tout genre) en échange de *stories* et de photos mettant en avant les marques avec lesquelles elle travaillait. Elle ajusta brassière et baskets et sortit de chez elle. Sa mère, Stéphanie, dormait encore et ne partageait en rien les rituels *healthy* que Cindie imposait à son corps depuis deux ans.

La jeune femme avait trouvé le sens de son existence et un bien-être fragile dans un ensemble de « routines » prônées par des influenceuses et gourous du développement personnel numérique. Elle suivait avec opiniâtreté un grand nombre de préceptes visant à devenir « la meilleure version d'elle-même », c'est-à-dire un être aux saines habitudes stéréotypées. Ainsi, elle pratiquait le jeûne intermittent et se contentait d'une tisane détox au petit-déjeuner, courait aux aurores sans se soucier de la météo, enchaînait avec une séance de yoga ou de Pilates. Puis, elle s'appliquait à étudier une sorte de licence de *management* ou *marketing* – la nuance était aussi floue dans son esprit que dans celui des concepteurs du cours en ligne – qui lui procurerait un diplôme tout aussi virtuel que ses leçons. Elle déjeunait sempiternellement d'avocat,

de poulet, de pain de seigle et d'une tranche de saumon fumé, arrosée d'une cuillerée de vinaigre de cidre, s'accordait une sieste postprandiale, s'occupait de son *business* : répondait à ses messages et perdait le reste de son jeune temps sur les réseaux. Elle dînait d'une soupe aux racines quelconques puis se couchait sur sa taie d'oreiller de soie, censée prévenir tout vieillissement prématuré de son épiderme, à peine dérangée par la présence de son coussin de seins qui empêcherait l'apparition de rides disgracieuses dans le sillon intermammaire.

En sortant de chez elle, Cindie fit une centaine de mètres sur la route goudronnée, puis parvint au sentier côtier qui longeait la dune. Le bleu du ciel disparaissait sous une nappe blanche que le soleil snobait. Sur la plage grise, des goélands patibulaires geignaient sans raison. La mer était basse et les vagues scandaient une froide chanson métallique.

La course à pied ne procurait à Cindie aucun plaisir particulier ; ni celui de l'effort ni celui de la nature, dont elle se fichait, et qui n'était finalement qu'un décor, susceptible de mettre en valeur son corps sur une photo. Selon elle, la Bretagne n'était acceptable que « filtrée » ; ses couleurs et sa lumière étant bien trop ternes pour rivaliser avec celles, rutilantes, de Dubaï ou de Monte-Carlo, où sévissaient ses rivales influenceuses, qui avaient « réussi ».

Le sentier bifurqua vers le village et longea une bande de stabilisé sur laquelle s'installaient les camping-cars. À cette heure, l'allée de véhicules sentait le café en train de passer ; le camping-cariste est matinal, car, en raison de son âge, de la finesse de son matelas de mousse chinoise et des ronflements péremptoires de ses voisins, il dort mal, et ne cesse de se plaindre à son épouse de

ses galères nocturnes, tandis qu'il ment à son beau-frère à la prochaine occasion : « C'est simple, je dors mieux là-dedans qu'à la maison ! »

Une odeur de tartine grillée déconcentra Cindie dans sa course. Elle ressentit l'envie d'une pause soudaine – pour arracher à un vieux bedonnant son pain beurré – mais se reprit et se relança de plus belle, un peu honteuse. La volonté restait la clé de tout, « soyez opiniâtre » était un des mantras qu'elle avait découverts dans un podcast de motivation qu'elle écoutait en boucle avant de s'endormir. Elle ne savait pas trop ce que ce mot signifiait, mais il avait de l'allure et les starlettes refaites de la téléréalité – qu'elle méprisait farouchement – ne le connaissaient pas, elle en était certaine.

Le sentier tournait vers la droite et s'étirait le long des murs d'enceinte du château de Kerglaz. Elle aimait longer ces murs empreints d'une majesté passée, qui n'avaient rien à voir avec ceux qu'elle désirait ardemment, comme les tours de Dubaï ou – un peu moins bien, car plus sale et moins « moderne » – de New York, mais leur noblesse l'attirait et lorsqu'elle serait vieille, riche et toujours belle comme Inès de La Fressange ou Carla Bruni, elle songerait à en devenir propriétaire.

Elle ne vit pas que, camouflés dans l'ombre d'un buisson de tamaris, des yeux observaient sa courbe vers la droite et analysaient sa foulée régulière.

Les oreilles pleines de *C'est ta chance*, vieille chanson de Jean-Jacques Goldman – elle aimait la variété française démodée de sa mère et l'écoutait en cachette –, elle n'entendit pas les pas qui se précipitaient vers elle.

2

6 h 40

Ariane incrusta sa deuxième et dernière valise dans le compartiment à bagages du TGV, contempla les reliques empaquetées de sa vie parisienne, sourit et chercha sa place dans le wagon. Le train était quasiment vide ; elle avait volontairement évité les horaires des vacanciers, et les coutumières transhumances d'hommes d'affaires, de techniciens en formation et de fonctionnaires ne reprendraient qu'à la rentrée. Elle étendit voluptueusement ses jambes à travers le couloir du wagon de seconde classe.

Le train s'ébranla et les murs bétonnés de la gare Montparnasse défilèrent sous ses yeux. Ainsi, enfin, après vingt-cinq ans, elle quittait Paris. Quand les murailles bétonnées de la gare firent place à des immeubles vétustes percés d'orifices ajourés de rideaux approximatifs, elle pensa aux malheureux qui vivaient dans ces cages à poules déprimantes et ressentit l'intense bonheur d'être une privilégiée. Elle allait être une châtelaine, comme dans les romans du XIX^e^ ou les séries sur Netflix. Mieux, elle vivrait dans une écurie de château, ce qui était encore plus charmant, encore plus romantique : les longues allées sous les bois, la brume du matin, les feuilles qui tomberaient à l'automne, loin des klaxons, des cris stridents des rames de métro et des odeurs mêlées de la populace.

Dommage qu'elle ne sache pas monter à cheval ! Elle apprendrait.

Une fois passés les longs tunnels qui fatiguent les oreilles, les plaines du bassin parisien, vidées de leurs céréales et brûlées par le soleil de l'été s'étendirent à perte de vue, parsemées d'arbres. *C'est toujours aussi moche*, se dit-elle, alors que le train filait à toute vitesse, dévorant l'espace, réduisant à presque rien ce qui avait été pendant des siècles des distances respectables, demandant de sérieux préparatifs de voyage et nécessitant de dormir dans des auberges peu recommandables.

La vie d'Ariane était passée comme ces paysages mornes, à toute vitesse, quand soudainement, le jour de ses quarante-six ans, il y avait quelques mois, elle avait décidé de ralentir, de cesser la course en avant et de laisser le temps s'étaler.

Vingt-cinq années parisiennes…

À peine débarquée dans la vraie capitale après des études de lettres à Rennes, elle avait trouvé un poste de stagiaire à *Tennis magazine*. Ces quelques mois à suivre des tournois de seconde zone – les « grands » n'étaient pas pour les stagiaires – et à s'intéresser aux progrès des cordages indestructibles et des raquettes en fibres de carbone n'avaient déclenché chez elle aucune passion particulière pour le sport en question, mais lui avaient permis de rencontrer Édouard Schmidt, huitième ou neuvième – elle n'avait jamais bien su, de toute manière, c'était fluctuant – joueur français de l'époque. Le garçon était bien élevé, gentil, prévenant, et avait des manières un peu désuètes de *gentleman* qui plurent à Ariane. Elle tomba enceinte quelques mois plus tard, sans vraiment

l'avoir décidé, mais sans avoir fait très attention non plus. Charles naquit. La suite, elle ne s'en souvenait plus très bien, comme si sa mémoire s'était mise sur pause. Elle avait eu une fille, Sidonie, abandonné sa carrière de journaliste à ses prémisses, suivi parfois Édouard sur le circuit de tournois qui s'enchaînaient et l'accaparaient. Elle avait géré le quotidien, ses deux jeunes enfants. C'était cette répétition infinie de journées identiques (réveil, école, ménage, nourriture, soirée télé), qui avait troublé sa mémoire. Les événements marquants, ceux qui ne ressemblent pas aux autres et créent les chronologies, ceux qui ordonnent les époques, avaient disparu dans la litanie de couches à changer, de devoirs à faire, de goûters d'anniversaire, d'emballages de cadeaux de Noël.

Un jour, Édouard était rentré d'un tournoi plus découragé que d'habitude, plus en colère contre « ce système absurde », qui envoyait des joueurs à l'autre bout du monde taper dans des balles jaunes quelques heures devant des gradins vides. Il avait décidé de faire un *break* et n'avait plus jamais touché une raquette de sa vie. Grâce à son réseau – les rencontres dans les restaurants qui jouxtaient les loges de Roland-Garros étaient faciles après quelques verres de blanc tiède –, il avait trouvé un emploi de commercial pour un promoteur immobilier des Hauts-de-Seine dans lequel il avait excellé, gagnant bien plus d'argent qu'en tant que tennisman professionnel.

Sept années passèrent. Leur couple n'étant plus qu'une façade bourgeoise et Ariane ayant peu à peu retrouvé ses esprits et la mémoire, ils en conclurent qu'ils étaient devenus d'agréables colocataires, et continuèrent à cohabiter dans une grande maison du Vézinet ; c'était plus

simple pour l'organisation du quotidien avec les enfants. Le concept de charge mentale venait d'être inventé ; cela ne résolvait rien, mais on se sentait moins seul. Quand ils entrèrent au collège, l'ennui l'emportant sur la raison bourgeoise, Ariane décida de « relancer sa carrière » et de tenter sa chance pour de vrai. Elle loua un studio dans le 20e et ne revint plus qu'une semaine sur deux dans la maison d'amis du jardin du Vézinet, pour accomplir son office de mère à mi-temps.

Édouard refit sa vie avec Penny – de son véritable prénom Élodie, mais qui se faisait appeler Pénélope –, rencontrée lors d'un salon de l'habitat, alors qu'elle officiait en tant qu'hôtesse sur le stand du Béton français, après avoir été troisième dauphine de Valérie Bègue, Miss France 2008.

Ariane, refusant de céder aux sirènes de la modernité, ne devint pas « journaliste web », mais végéta dans quelques magazines où elle travaillait à la pige avec régularité, consciente de faire partie d'un monde ancien en voie de disparition. Elle devint une spécialiste de l'arthrose, des varices et des compléments alimentaires chez *Santé Magazine*, s'occupa un temps des pages beauté et mode de *Closer*, ce qui revenait à du *shopping* sur le net et à copier-coller ses trouvailles. Elle ne visa pas le Pulitzer, fut rattrapée par Twitter (métamorphosé plus tard en l'horrible « X ») qu'elle exécrait, se dit pendant une dizaine d'années qu'elle n'en pouvait plus de ce boulot, ne sut pas quoi faire d'autre, chercha un temps, puis désespéra.

Le départ, six mois plus tôt, d'Édouard et de Penny pour Ploubazec, en Bretagne, village natal d'Ariane, où ils avaient acheté un domaine, la décida. Ses économies

se montant à la somme pas si modique de deux cent dix mille euros, elle leur proposa d'acquérir l'un des bâtiments non occupés de la vaste propriété. La rénovation du domaine nécessitant d'importants travaux et des investissements non négligeables, le couple accepta son offre de cent soixante-dix mille euros pour l'acquisition des écuries désaffectées. Le reste de ses économies devant suffire à une rénovation sommaire des lieux.

Le train s'arrêta en gare de Rennes et Ariane frémit ; dans moins de deux heures, elle serait chez elle.